

ruines que nous avons le regret de n'aller pas visiter. Kédès fut la patrie de Barak, qui, à l'appel de la prophétesse Débora, descendit avec les guerriers de Nephtali et de Zabulon pour écraser l'armée du roi d'Hazor dans la plaine de Jezraël près du Cison. Devant leurs tentes en poil de chèvre, de grandes bédouines, qui suspendent leur travail pour nous voir passer, rappellent, par leur regard farouche, Jahel la terrible épouse du nomade Haber, qui campait ici quand Sisara vint, après sa défaite, chercher un asile auprès de lui. Jabin et Haber vivaient en paix. Le général, sous le coup du malheur, s'endormit profondément. La Bédouine crut que c'était le moment d'achever la victoire du peuple de Dieu. Armée d'un marteau, elle prit un pieu de sa tente, et, s'approchant du guerrier, elle le planta si violemment dans sa tempe, qu'il traversa le crâne et se fixa dans le sol. C'étaient des mœurs étranges. Débora a célébré la Bédouine dans son dithyrambe.

Bénie parmi toutes les femmes Jahel,
Épouse d'Héber le Cinéen,
Parmi celles qui vivent sous la tente, bénie soit-elle!
Il demanda de l'eau, elle a donné du lait,
Dans la coupe d'honneur elle a donné la crème;
D'une main elle a saisi le pieu
Et de l'autre le marteau des travailleurs.
Elle a frappé Sisara, elle lui a fendu la tête,
Fracassé et transpercé la tempe.
Entre ses pieds il s'est étendu et allongé.
Là où il s'était couché, il est resté sans vie¹.

¹ Jugés, v, 24.

Peu à peu nous nous rapprochons de l'Hermon, dont le sommet neigeux, sous un ciel admirablement pur, étincelle aux rayons du soleil, tandis que ses pieds baignent dans des teintes violacées où quelques massifs boisés marquent des taches sombres. Les montagnes du Liban, qui se rapprochent ici du *Grand Cheïk*, se dressent devant nous comme une infranchissable barrière. Nous n'avons voulu faire halte ni près du moulin d'Aïn-Mellâha ni à Aïn-Belatha, parce qu'il était de trop bonne heure. Il faut s'arrêter de force, au grand soleil, près du Nahr-Derdârah, qui se jette dans le Nahr-Hasbâni. Faute d'arbres ou de rochers assez élevés pour nous donner de l'ombre, nous nous abritons dans nos palanquins. Pourquoi au milieu de cette végétation luxuriante les grands arbres sont-ils si rares? L'Oriental a-t-il donc l'horreur instinctive de tout ce qui intercepte le soleil?

Le repas est vite fait, et sans répit nous nous remettons en marche. Sur un pont qui n'a pas de parapet, et où le chemin monte et descend en suivant le niveau brusquement inégal de trois arches, l'une romaine et les deux autres arabes, nous franchissons la première grande branche du Jourdain, qui descend par la gorge d'Hasbeya entre le Liban et l'Anti-Liban. Une caravane de chameaux chargés de meules, venant du Hauran et allant vers Saïda, le traverse après nous. Le petit fleuve bouillonne parmi des rocs de basalte et des massifs de lauriers-roses. Peu à peu nous approchons de sites plus boisés. De grands troupeaux de chèvres errent à

travers des bouquets d'agnus-castus. Un riche Bédouin s'occupe ici de l'élevage des chevaux, et plus de cent jeunes poulains courent ou paissent dans les vastes prairies où ils sont parqués.

Un monticule de forme semi-circulaire que nous atteignons bientôt est littéralement couvert d'arbousiers, d'yeuses et de chênes verts. Le site est d'une fraîcheur ravissante. C'est Tell-el-Kady. Avant de nous engager dans ses fourrés, qui montent en pente douce jusqu'à vingt-cinq mètres vers le sud, nous nous désaltérons à une première source délicieusement fraîche qui coule au pied occidental du Tell. Après s'y être un moment recueillies et, pour ainsi dire, reconnues dans une sorte de bassin naturel, ses eaux limpides se précipitent, à l'ombre des peupliers et des figuiers entrelacés de ronces, vers la plaine du Ghôr.

Le sentier qui nous mène sur le Tell traverse des restes de vieux remparts. Cette colline fut jadis fortifiée. A voir la configuration des lieux, l'affaïssissement qui se produit vers la partie centrale du plateau et les roches volcaniques semées un peu partout, on est porté à croire, avec M. Lortet, que nous sommes ici sur l'antique cratère d'un volcan. Quelques carrés de terre cultivée y produisent des moissons superbes, et le sol paraît d'une étonnante fécondité. Vers le sud-ouest nous atteignons deux magnifiques térébinthes. A leur ombre coule une deuxième source, aussi abondante que la première. Après avoir côtoyé un tombeau de santon fort vénérable, si on en juge par les ex-voto

suspendus aux branches qui l'abritent, ses eaux s'ouvrent violemment un passage à travers des ruines, et en cascatelles gracieuses qui font tourner un moulin elles vont former, avec celles que nous avons vues tout à l'heure, le Nahr-Leddán, une des principales branches du Jourdain. Faut-il trouver dans ce nom de Leddan ou Ed-Dan un souvenir de la ville des Danites? C'est assez naturel, puisque ce cours d'eau prend sa source sous les ruines probables de l'antique cité.

Ici, en effet, fut Laïs, pacifique, riche et heureuse comme Sidon, sa métropole. On sait comment quelques guerriers de la tribu de Dan s'en s'emparèrent violemment et s'y installèrent avec l'idole enlevée à Micha d'Éphraïm. Ils lui donnèrent le nom de leur père. Ce nom se retrouve encore, quant à sa signification, dans celui d'El-Kady, car Dan en hébreu et El-Kady en arabe veulent dire *Juge*. Des relations quotidiennes avec les populations idolâtres qui l'entouraient compromirent de bonne heure l'orthodoxie religieuse de la ville des Danites, et quand Jéroboam voulut ériger un veau d'or à l'extrémité septentrionale de ses États, c'est là même où l'on avait adoré l'image sculptée et les théraphim de Micha, où les Phéniciens avaient entretenu des traditions idolâtriques, qu'il établit le sanctuaire du culte nouveau. Ces blocs de basalte taillés, sur lesquels nous nous asseyons, sont-ils les restes de l'infidèle cité, peut-être même du temple de la génisse d'or, mentionné par Josèphe? C'est possible. La plaine d'El-Hoùleh se déroule

gracieusement devant nous. Le Leddan, qui se subdivise bientôt en nombreuses rigoles pour se retrouver tout entier, se subdiviser et se retrouver encore, en arrose les riches prairies. Deux *tells* couverts de lauriers-roses, qu'il isole comme deux petites îles, portent le nom de Daphné.

A travers les arbres en fleur, les ruisseaux qui murmurent, les oiseaux qui chantent, nous reprenons le chemin de Banias. Ainsi montaient un jour vers Césarée de Philippe Jésus et ses apôtres, quand, rompant tout à coup le silence, le Maître se mit à dire : « Les hommes, que pensent-ils du Fils de l'homme? Qui dit-on que je suis? » Et les apôtres d'énumérer aussitôt les opinions de la multitude, toutes aussi inexactes que variées. « Et vous, ajouta-t-il en se retournant vers eux, les bras croisés sur sa poitrine et pénétrant Pierre de son regard, qui dites-vous que je suis? » Et Pierre, étendant sa main nerveuse vers le Maître, fit cette sublime réponse : « VOUS, VOUS ÊTES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT. »

Où donc fut formulé ce premier et immuable *Credo* de l'Église? Pourquoi un sanctuaire n'a-t-il pas consacré dès l'origine la pierre, l'arbre, le point du chemin témoins de cette auguste scène? Comme il me serait doux d'y répéter au Maître la belle parole de Pierre en le remerciant d'avoir fait de cette foi la règle et la consolation de ma vie! Heureux qui croit au Fils de Dieu, au Christ, Idéal, Chef, Sauveur de l'humanité, et s'attache à lui par cette adhésion de l'esprit et du cœur qui constitue

la foi méritoire et complète. Ainsi il s'élève au-dessus de terre, et, se tenant uni à celui qui est du ciel, il commence à se sentir, tout homme qu'il demeure, véritable fils de Dieu. On était en vue du temple d'Auguste, bâti sur le rocher de Panéas et de l'imprenable forteresse qui, sur le pic abrupt, autrefois comme aujourd'hui, dominait la vallée. Jésus ajouta : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui ont dicté ta réponse, mais le Père du ciel. Eh bien, à mon tour, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et contre elle les portes de l'enfer ne sauront prévaloir. » Le temple d'Auguste a disparu, l'imprenable château fort est en ruines, l'Église bâtie par Jésus demeure debout. Pour avoir si bien parlé cette fois, Pierre a mérité de bien parler toujours.

C'est encore pendant son séjour aux environs de Césarée que Jésus prophétisa sa mort prochaine, et déclara que le Fils de l'Homme devait subir la fureur des méchants. A ces populations de mœurs faciles, vivant dans le bien-être, la sensualité et l'égoïsme, il adressa l'invitation terrible : « Qui veut être des miens doit se renoncer lui-même, prendre sa croix et me suivre. »

Banias, ou Césarée de Philippe.

L'ancienne Césarée de Philippe était sur le petit plateau que forment, à trente mètres environ au-dessus de la plaine, deux ouadys, le Zaareh au sud, et le Kachaïbeh au nord. Leurs eaux, après avoir contourné les remparts, vont se rejoindre à l'occident du plateau.

Nous passons sur un pont où elles se précipitent écumantes à travers les rochers. Ce sont incontestablement les plus belles, les plus fraîches, les plus rapides que nous ayons vues en Palestine. On croirait arriver dans un village suisse, si l'absence de toute route, l'aspect désolant des ruines, la misère des habitants ne nous ramenaient aussitôt à la réalité. Des peupliers, des platanes, des figuiers, créent ici de vastes et pittoresques massifs de verdure. A travers les sentiers que l'eau envahit, et où nos chevaux heurtent des fûts de colonnes brisés, des sarcophages transformés en mangeoirs pour les troupeaux, des chapiteaux devenus des bornes délimitant les jardins, nous atteignons les premières maisons du village. Elles sont misérablement construites, mais des fragments de marbre finement sculptés et bâtis dans ces murs de boue, prouvent bien qu'il n'y eut ici qu'à s'incliner pour ramasser les restes splendides d'une vieille capitale.

Du haut de leurs terrasses les femmes, fort intriguées, nous regardent venir. C'est à Césarée de Philippe que, d'après Eusèbe, l'hémorroïsse avait fait ériger un monument de bronze consacrant le souvenir de sa miraculeuse guérison. On l'y voyait suppliante aux pieds du Seigneur, qui, le manteau rejeté sur l'épaule, après l'avoir effrayée par cette question : « Qui m'a touché ? » étendait vers elle sa main en disant : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. » La statue resta debout devant la maison de l'heureuse croyante jusqu'à Julien l'Apostat, qui la renversa, parce que le peuple attribuait à une herbe poussant sur son piédestal la faculté d'opérer des cures miraculeuses. L'empereur mit la sienne à sa place ¹.

Nous nous arrêtons devant un groupe d'hommes oisifs fort intrigués par l'apparition subite de nos palanquins. Le drogman leur demande où nous pourrions trouver un gîte, personne ne répond. Ainsi arriva-t-il au lévite d'Éphraïm à Gabaa. Il n'y a pas ici une seule famille chrétienne. Très heureusement on nous a donné à Nazareth le nom du cheïk. Nous demandons à aller chez lui. Il habite dans les restes d'une vieille tour qui, après avoir longtemps protégé la ville, tombe maintenant en ruines et n'offre qu'un mauvais logement au premier personnage de l'endroit. Il est trois heures environ. Le cheïk se trouve occupé dans son harem à régler peut-être quelque litige domestique. Il faut ici se re-

¹ *H. E.*, VII, 48.

commander soi-même, autrement qui nous recommanderait? On va donc lui répéter que deux voyageurs dont l'opinion publique et les journaux se préoccupent en Europe, veulent le voir: Cette fois il arrive à la hâte. C'est un vieillard dont la physionomie ne manque ni de finesse ni de distinction. Par l'intermédiaire du drogman, je lui demande un abri pour la nuit. Il me regarde un moment en silence et puis répond: « Tu es ici chez toi; dispose de tout ce qui m'appartient. Ce soir je te ferai servir mon souper. » De mon mieux je le remercie et lui touche la barbe en signe d'alliance. Comme il eût été en peine de toucher la mienne, je lui indique celle de M. Vigouroux, qui rit beaucoup de mes mœurs orientales. Nous nous serrons la main, et tout est dit. Nous voilà installés dans le divan extérieur, qui est aussi la mosquée de Banias.

Notre arrivée a fait sensation dans la maison du cheik Arkaoui, car, au moment où nous sortons, toutes ses femmes sont sur la terrasse et se penchent pour nous voir passer. En notre honneur elles vont pétrir du pain frais avec de la fleur de farine, rouler des boules de viande avec le veau que l'on tuera et préparer de la crème avec le lait des troupeaux qui rentreront tout à l'heure. C'est identiquement ce que fit Sarah, quand Abraham reçut les envoyés de Dieu sous le chêne de Mamré. Les mœurs patriarcales n'ont pas beaucoup changé dans les vieilles familles de cet Orient immuable. Dès qu'on y touche à la tente, au nomade, ou au cheik des montagnes, on est sûr

d'y retrouver en plein l'aimable et traditionnelle simplicité de l'humanité primitive.

Nous nous dirigeons d'abord vers la grotte de Pan. C'est d'elle que Banias ou Panéas tire son nom, peut-être même son origine. Tout en suivant la vraie direction, au nord du village, nous nous égarons à travers des jardins. Le bruit des eaux jaillissantes nous dit bien que la belle source est devant nous, mais nous sommes incapables de l'atteindre. Toutefois notre temps n'est pas perdu, car nous rencontrons à chaque pas des ruines intéressantes. Nous passons les flaques d'eau sur des colonnes couchées à terre en guise de pont. Nous déchiffrons des inscriptions gréco-romaines. Nous admirons des fragments de frise et de bas-reliefs soigneusement fouillés. Enfin un ancien de Banias vient nous rejoindre et s'offre à nous servir de guide. Ce n'est pas de trop, car le drogman est ici en pays inconnu, et les moukres sont à leurs bêtes.

Le Panéion antique, Merharet-Râs-en-Neba actuel, est une grotte large et profonde qui s'ouvre dans l'immense paroi de la montagne. Il faut monter au moins de vingt mètres pour en atteindre l'ouverture actuelle, qui est à peine un tiers de celle d'autrefois. Des éboulements successifs y ont exhaussé le terrain dans de rapides proportions, si bien que des antiques niches creusées autour de la caverne sacrée, les unes sont à fleur de terre et d'autres sous le sol. La première, dont le cintre seul demeure visible, porte en grec cette inscrip-

tion : *Pour le salut des seigneurs empereurs, Valérius, prêtre de Pan, a consacré cette niche au dieu.* Sur la suivante nous déchiffrons : *A Pan et aux Nymphes...*; le reste est effacé. Une troisième, mieux conservée, n'a pas d'épigraphe. Enfin à la quatrième, la plus complète, et où subsiste le piédestal de la statue, on a écrit : *Victor, prêtre, fils de Lysimaque, a consacré cette déesse à Pan, fils de Jupiter et amant d'Écho.* La grotte de Baniyas me rappelle celle de Vaucluse, sauf que l'entrée est ici beaucoup plus obstruée par les éboulements. Josèphe dit que, de son temps, « dans la sombre caverne s'ouvrait un abîme sans fond, rempli d'une eau immobile et dont il était impossible de sonder la profondeur. Du pied de la caverne jaillissaient extérieurement les sources du Jourdain¹. » Ce serait encore ainsi, si des effondrements successifs n'avaient comblé l'abîme intérieur. On ne voit plus d'eau sous l'immense voûte de pierre, et les bergers y abritent leurs troupeaux. L'un d'eux doit même y avoir élu domicile depuis longtemps, car je l'y retrouve tel que je l'avais vu dans les illustrations de la *Palestine* de M. Guérin. Il est invariablement assis sur un rocher, à gauche de l'entrée, et joue sur la même flûte, je suppose, le même air. Si Pan fut aussi artiste que le dit la légende mythologique, je crois qu'il doit énergiquement renier son élève, et celui-ci fera bien de ne pas se risquer dans un

¹ B. J., I, 21, 3.

concours, car il serait certainement écorché vif, comme Marsyas.

L'eau fraîche et limpide nous invite à nous désaltérer. Pendant que j'en demande un verre au drogman, qui, ne se croyant pas surveillé, boit d'abord dans mon écuelle et me l'offre sans daigner même la laver, M. Vigouroux veut absolument explorer l'intérieur de la grotte. J'ai beau lui rappeler les expressions terribles de l'historien juif, et lui parler de l'abîme *insondable*, εἰς ἀμέτρητον ἀπορῥῶγα καθύναται, *indicible*, βάθος ἀφάτον, de la nappe d'eau *immobile et trompeuse*, il marche quand même. Je lui raconte avec émotion l'histoire de cette victime que, d'après Eusèbe, on jetait à certains jours de fête dans le gouffre, et qui ne reparaisait plus. Je le supplie de n'être point celle-là. L'imprudent ! il ne m'entend plus. Je prie, comme cet Astyrius, sénateur romain, dont parle le même historien, pour que le gouffre ne dévore pas mon ami, et enfin, comme Astyrius, j'ai le bonheur de voir reparaitre la chère victime. Hélas ! elle n'est ni blanche ni pure comme quand elle y est entrée. Des pieds à la tête notre cher explorateur est tellement couvert d'énormes puces rouges, qu'il m'est impossible de voir une seule partie de son corps respectée par la foudroyante invasion. Pour aviser au plus tôt à ce que sa situation a de critique, nous l'installons sur une pierre, au milieu des eaux bouillonnantes, et ce n'est pas assez de nos cannes, de nos ombrelles pour expulser les terribles aphaniptères. Il faut requérir deux Arabes